

La Pensée n° 261 janvier-février 1988

GRAMSCI : L'ANALYSE DU FASCISME  
Frank La Brasca

Etrange destin que celui d'Antonio Gramsci !\* Après avoir été pratiquement ignorée de son vivant, sa pensée servit d'abord de caution théorique au cours démocratique et national suivi par la direction du PC d'I, d'abord en accord avec le Mouvement communiste international, puis, jusque dans les années 60, dans une relative autonomie. Les années 70 et la politique du « compromis historique » amenèrent ensuite les plus fervents partisans de la « voie italienne » à faire d'A. Gramsci l'inspirateur principal d'un « marxisme » occidental porteur d'un projet alternatif au « socialisme » réel.

Aujourd'hui, l'étoile de Gramsci semble avoir singulièrement pâli, comme le constatait récemment l'historien Paolo Spriano<sup>1</sup> et il se voit même suspecté par certains de ses laudateurs d'hier d'être lui aussi porteur d'une conception totalisante de la réalité encore trop liée à une perspective révolutionnaire de rupture avec l'ordre existant.

On peut bien sûr voir dans cette multiplicité d'utilisations le propre d'une pensée vivante. Mais ce qu'il nous intéresse davantage de souligner ici c'est le caractère emblématique de cette parabole révélatrice du double aspect de la pensée de Gramsci dont la genèse particulière marquée par l'influence de l'idéalisme italien peut en effet offrir la possibilité sinon la justification de certains dérapages théoriques contrôlés ou non, mais que son ancrage fondamental dans la théorie et la pratique du communisme révolutionnaire nées du formidable bouleversement d'octobre rend en fin de compte inutilisable pour toute opération de stérilisation réformiste.

L'angle d'approche que nous avons choisi est celui de l'analyse du fascisme qui, bien que diffuse pour des raisons aisément compréhensibles dans tout l'art des écrits gramsciens a rarement fait l'objet d'études spécifiques.

Dans une première période qui va jusqu'à l'adoption des lois « fascistissimes » en janvier 1925, les éléments de différenciation entre la position gramscienne, celle de l'Internationale communiste et celle de la gauche bordiguiste du PC d'I sont peu significatifs. La croyance en la

---

<sup>1</sup> Cf. Paolo Spriano, « Ma è davvero esistito Antonio Gramsci ? » (Antonio Gramsci-t-il vraiment existé ?) L'Unità 26 janvier 1986.

possibilité, voire en l'imminence de la crise révolutionnaire inspirait toutes les tendances en présence dans le mouvement communiste<sup>2</sup>.

Dans un tel contexte il n'est pas surprenant que la spécificité réactionnaire du fascisme ne soit pas prise en compte même si déjà apparaît une contradiction en germe entre une conception « marginaliste » visant à faire du fascisme un mouvement des secteurs retardataires de la bourgeoisie assimilable aux Gardes-Blancs et une conception « intégraliste » qui voit dans le fascisme la forme pour ainsi dire obligée de la réaction capitaliste. C'est dans un tel contexte que se développent les principales analyses de Gramsci, même s'il est porté à accentuer davantage les traits plus spécifiquement italiens du phénomène et à dériver vers une interprétation plus « nationale » du rôle de la classe ouvrière. C'est ainsi que dans un article non signé de L'Ordine Nuovo intitulé « L'Unité nationale » il analysait le coup de main de d'Annunzio à Fiume comme un exemple typique de désordre « anarchique » et de terrorisme bourgeois face auquel la seule réponse « saine » ne pouvait être que la révolution communiste, annonciatrice de l'« Ordre Nouveau »<sup>3</sup>.

En conclusion, il ajoutait que l'Italie se trouvait renvoyée par la bourgeoisie à la situation pré-unitaire de 1859 et que le prolétariat était aujourd'hui la seule classe nationale capable d'apporter à l'IC le patrimoine de richesse sociale constituée par l'unité de l'Etat.

Les années qui vont suivre vont faire beaucoup pour modifier cette vision et les termes mêmes de la problématique. Si nous prenons l'attitude de Gramsci face au mouvement des Arditi del popolo, mouvement de démobilisés de la première guerre mondiale fondé en 1921 par un personnage assez trouble, Argo Secondari, et qui manifestait la volonté de se dresser contre les violences fascistes, on peut constater un très net infléchissement en accord avec la direction du jeune PC d'I alors sous l'influence de la gauche bordiguiste. En effet si dans un premier temps, L'Ordine Nuovo accueille dans ses colonnes les propos d'Argo Secondari (n° du 12 juillet 1921) et si Gramsci dans un article écrit trois jours plus tard et intitulé Gli Arditi del popolo déclare que les communistes ne sont pas opposés à ce mouvement, il critique néanmoins son aspect purement défensif qui selon lui est le reflet des illusions des masses sur le caractère exceptionnel de la violence fasciste et reproche au député socialiste Giuseppe Mingrino qui avait adhéré à ce mouvement d'en limiter par

---

<sup>2</sup> Thèses sur la tactique au 3e Congrès de l'IC (1921) in Manifestes, Thèses et résolutions des quatre premiers congrès mondiaux de l'Internationale Communiste 1919-1923, Librairie du travail 1934 (fac-similé Maspero, 1969) p. 95.

<sup>3</sup> Article du 4 octobre 1919 in A. Gramsci, Sul fascismo, présentation d'Enzo Santarelli, Editori Riuniti, Rome 1974, pages 66-69 ; traduction française in Gramsci, Ecrits politiques, Gallimard, Paris 1974, t.I, pages 273-274.

avance la portée sans comprendre que ce sont toutes les forces de la réaction que le prolétariat trouvera contre lui et pas seulement les bandes fascistes<sup>4</sup>.

Quelques mois plus tard, en septembre, Gramsci semble avoir adopté totalement le point de vue de l'Exécutif du parti qui fait du fascisme une pure et simple forme de la dictature de la bourgeoisie et qui prévoit une convergence des trois forces constitutives de la réaction bourgeoise : Etat démocratique, fascisme et parti socialiste. Dans un très intéressant résumé des vicissitudes du parti socialiste de l'après-guerre, Gramsci voit ainsi dans le pacte de pacification signé entre fascistes et socialistes le signe avant-coureur d'un rapprochement entre fascisme et social-démocratie inscrit selon lui dans la logique du processus social qui a d'abord poussé la petite bourgeoisie dans le camp de la réaction agraire, mais qui l'amène à présent à revenir plus raisonnablement à un programme politique « qui ressemble étrangement à celui de Turati et de d'Aragona »<sup>5</sup>.

La question qui affleure dans cet article est celle de la spécificité du fascisme et de sa nature de classe : mouvement de la réaction bourgeoise, de la petite bourgeoisie urbaine ou de la réaction agraire ? Elle va trouver un prolongement dans les débats du IV<sup>e</sup> Congrès de l'IC qui, s'ouvrant le 5 novembre 1922 quelques jours après la marche sur Rome et dans un contexte général de recul sérieux des perspectives révolutionnaires, va tout naturellement être amené à concentrer son attention sur la situation italienne.

Si le manifeste aux ouvriers italiens insistait sur le caractère subalterne du fascisme vis-à-vis des propriétaires terriens dans lequel il voyait le germe d'une éventuelle différenciation entre lui et la bourgeoisie commerciale<sup>6</sup>, le rapport de Radek sur l'offensive capitaliste insistait davantage sur la composition de classe du fascisme en polémique ouverte avec la direction du PC d'I. Qualifiant la victoire du fascisme de plus grave défaite que le socialisme et le communisme aient connu depuis le début de la période de la révolution mondiale, Radek reprochait en effet au PC d'I une attention insuffisante aux masses petites bourgeoises et à leur relative autonomie politique susceptible de provoquer une rupture avec le grand capital et de désagréger le pouvoir fasciste. A l'opposé de cette analyse, le rapport de Bordiga, encore dirigeant incontesté du parti, affirme qu'« on ne peut pas considérer le fascisme comme le mouvement indépendant d'une fraction

---

<sup>4</sup> Cette formulation sera reprise par la gauche bordiguiste dans le Projet de programme d'action du Parti communiste d'Italie présenté au IV<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste il a été récemment réédité en traduction française dans la revue Programme Communiste n° 67 (juillet-septembre 1975), pages 54-69.

<sup>5</sup> Article intitulé I partiti e la massa parus dans l'Ordine Nuovo du 25 septembre 1921 sans signature in Sul fascismo, cit., pages 147-151 trad. fr. Ecrits politiques, cit., t. II, p. 172.

<sup>6</sup> Cité en italien par R. de Felice, Interpretazioni del fascismo, Bari, 1974, p. 69.

particulière de la bourgeoisie »<sup>7</sup>. Cette position amène le dirigeant italien à envisager une hypothèse de consolidation du fascisme<sup>8</sup> opposée à celle de Radek qui croit possible une désagrégation de celui-ci sous l'effet de ses contradictions internes. Ce qui apparaît par ailleurs à l'exposé des positions du groupe dirigeant du PC d'I, c'est que, contrairement à ce que l'on affirme parfois un peu légèrement, les positions de Gramsci ne diffèrent radicalement sur aucun des problèmes cruciaux que pose le phénomène fasciste (composition sociale, prévision de la durée, tactique à adopter contre lui, rôle respectif de la social-démocratie et de l'Etat à son égard) ni de celles de la gauche, majoritaire dans le parti, ni de celles de l'Internationale qui oscille par ailleurs selon les dirigeants<sup>9</sup>. Devant ce mouvement nouveau, l'analyse de Gramsci est avant tout celle d'un dirigeant politique conscient d'être partie prenante d'une collectivité combattante engagée dans une lutte difficile et dont il s'agit de préserver l'unité. C'est pourquoi, alors qu'il est fondamentalement en accord avec la résistance du groupe dirigeant bordiguiste aux directives de l'Internationale, il n'en accueille pas moins certains aspects de la réflexion collective sur l'offensive capitaliste, ce qui explique le caractère parfois contradictoire de cette première élaboration politique sur le fascisme.

Nous ne reviendrons pas sur les événements qui portèrent à un changement de la direction du PC d'I sous l'influence de l'Internationale qui, concernant l'analyse du fascisme, poursuivit dans la voie tracée par Radek et Trotski lors du IV<sup>e</sup> Congrès. C'est ainsi que la résolution de l'exécutif élargi de juin 23 s'étend longuement sur le fascisme et sa spécificité pour en tirer la conclusion d'une instabilité propice à l'action du parti révolutionnaire<sup>10</sup>.

La conclusion que l'Internationale tire de cette analyse est très critique à l'égard de la direction de Bordiga qui est accusé d'extrémisme et de dogmatisme. Pourtant, force est de constater que le rapport sur le fascisme que celui-ci présente le 2 juillet 1924 devant le Ve Congrès de l'IC ne s'écarte pas de manière significative de l'analyse de celle-ci et semble même

---

<sup>7</sup> Ce rapport a été réédité en traduction française dans la brochure *Communisme et fascisme*, ed. « Programme Communiste » 1970, pages 81-102. La citation ci-dessus se trouve à la page 87.

<sup>8</sup> Ibid. p. 102.

<sup>9</sup> Notons qu'au IV<sup>e</sup> Congrès de l'IC, L. Trotski dont nous parlerons plus tard, avait insisté pour qu'on ajoutât aux thèses sur la tactique un chapitre qui évoquait la possibilité alternative à une extension du fascisme au niveau international sous la forme de l'avènement d'une ère de démocratie pacifiste. Sur la position de Trotski au IV<sup>e</sup> Congrès cf. Leonardo Rapone, *Trotskij e il fascismo*, Bari 1978, pages 5-6. Une autre position atypique dans le mouvement communiste est celle exprimée par Clara Zetkin à l'Exécutif élargi des 12-13 juin 1923 qui affirme que le fascisme ne s'appuie pas sur une petite caste mais sur de larges groupes sociaux qui s'étendent au cœur même du prolétariat in *Der Kampf gegen den Fascismus* cité par Francis L. Carsten, « Interpretations of fascism », in *Fascism*, edited by Walter Laqueur, PelicanBooks 1982, pages 457-487

<sup>10</sup> Citée par R. de Felice, *Interpretazioni del fascismo*, cit., pages 72-73.

revenir sur un certain pessimisme qui avait été la marque de son précédent rapport au IV<sup>e</sup> Congrès, puisqu'il va même jusqu'à parler de « crise fasciste » qui s'accélère sous l'effet des réactions provoquées par l'assassinat de Matteotti<sup>11</sup>.

Quelle était donc la divergence entre la gauche et la nouvelle direction du PC d'I avec Gramsci à sa tête ? Il faut écarter ici aussi toute réponse simpliste sur l'ultra-gauchisme ou l'attentisme fataliste de Bordiga. Ce que celui-ci refuse en effet c'est l'application tactique des résolutions de l'IC qui commence à être mise en œuvre sous la direction du centre et de Gramsci à partir de la conférence de Côme de mai 1924, c'est-à-dire l'adoption d'un mot d'ordre de transition (gouvernement ouvrier, comités ouvriers-paysans), adapté aux illusions démocratiques des masses et facilitant ainsi leur conquête par le parti communiste en vue du passage à la dictature du prolétariat<sup>12</sup>.

L'analyse de ces textes que nous ne pouvons malheureusement citer ici faute de place montre que l'opposition entre lui et Gramsci repose avant tout sur l'unité du parti et de l'IC qui pour ce dernier est fondamentale comme le montrera l'inquiétude avec laquelle il accueillera les premières manifestations de désagrégation du groupe dirigeant du PCR<sup>13</sup>. C'est si vrai que lors de la réunion du Comité central des 13 et 14 août 1924, reprenant l'idée que les oppositions au fascisme représentent politiquement « la vague de démocratie qui est caractéristique de la phase actuelle de la crise sociale italienne » il ajoute : « Au début l'opinion de la grande majorité du prolétariat s'était aussi tournée vers les oppositions. Il était de notre devoir de communistes d'empêcher cet état de choses de se consolider de façon durable »<sup>14</sup>. Voilà pourquoi il définit l'opposition de l'Aventin dans un langage qui n'est pas éloigné de celui de la gauche comme « un semi-fascisme qui veut réformer en l'édulcorant, la dictature fasciste »<sup>15</sup>. Gramsci va même jusqu'à envisager la possibilité d'un compromis entre les forces aventiniennes et le fascisme même s'il juge cette hypothèse moins probable que celle selon laquelle les forces bourgeoises traditionnelles (armée, magistrature, police, journaux, Vatican, maçonnerie, Cour) dans une inversion du processus de 1922 passeraient cette fois du côté des oppositions. Dans cette perspective, il convient de toute manière de

---

<sup>11</sup> Rapport de Bordiga au Ve Congrès de l'IC, in *Communisme et fascisme*, cit., pages 137-138.

<sup>12</sup> Ibid., p. 142.

<sup>13</sup> Cf. la lettre du BP du PC d'I au CC du PC soviétique d'octobre 1926 qu'on peut lire en français dans Maria Antonietta Macciocchi, *Pour Gramsci*, Le Seuil, Paris 1974, pages 375-381. On se référera aussi à la fameuse lettre du 9 février 1924 à la direction du PCI (in 2000 pagine di Gramsci, *Il Saggiatore*, Milan, 1964, tome I, pages 665-677 ; trad. fr. *Ecrits politiques*, cit., t. II, pages 257-271).

<sup>14</sup> Cf. Le texte de ce rapport intitulé *la crisi italiana dansul fascismo*, cit., pages 247-261 : 252 ; trad. fr. *Ecrits politiques*, cit., t. IH, Paris 1980, p. 131.

<sup>15</sup> . Ibid., p. 253, trad. fr. *Ecrits politiques*, cit. Ibid., p. 132.

conquérir la majorité des travailleurs à travers une série de propositions démocratiques (telles que celle de la création d'un anti-parlement opposé au parlement fasciste) dont on prévoit qu'elles seront de toute façon refusées par les partis bourgeois antifascistes. L'orientation définie par Gramsci lors de ce CC est encore tellement marquée par la conception antérieure selon laquelle ce qui était à l'ordre du jour malgré l'éventualité d'une phase kérenskyste de courte durée, c'était la lutte pour l'instauration de la dictature du prolétariat, que le Comité exécutif de l'Internationale fut amené à formuler une appréciation plus que mitigée sur ces conclusions qu'elle taxait d'attentisme : « On ne peut pas conquérir d'abord la majorité de la classe ouvrière grâce aux mesures d'organisation et puis la conduire à la lutte. C'est uniquement dans la lutte politique que le parti peut atteindre ce but »<sup>16</sup>. En quelque sorte Gramsci et la direction du PC d'I recevaient là de la part de l'IC une leçon de ductilité révolutionnaire dont on avouera qu'elle ne peut que surprendre quand elle est adressée à celui que l'on considère comme l'adversaire par excellence de tout dogme et de tout schéma.

S'il est dans cette période des traits propres à Gramsci, ils ne doivent donc pas être recherchés dans l'analyse générale qu'il développe du fascisme, mais dans la façon dont il envisage l'autre versant de la lutte révolutionnaire : c'est-à-dire la constitution des comités ouvriers et paysans. Comme le remarque en effet Spriano on voit là le retour à la phase « ordinoviste » des années 1919-1920<sup>17</sup> où les conseils d'usine étaient vus comme des organismes embryonnaires du futur Etat prolétarien, rouages d'une conquête moléculaire de l'Etat.

Si l'on excepte cet aspect certes important mais quelque peu marginal par rapport au problème qui nous occupe, on ne peut que constater une assez faible différenciation de la direction du parti par rapport à la gauche en ce qui concerne la question du fascisme. A tel point que cette dernière, malgré le jugement impitoyable qu'elle portera sur toute la phase d'activité du parti qui va jusqu'au Congrès de Lyon de 1926, n'en reconnaît pas moins que sa propre pression sur la direction s'exerçait encore et conduisait à des initiatives heureuses quoiqu'à son sens mal utilisées comme la participation aux élections d'avril 24 ou la décision de rentrer au Parlement en novembre de la même année<sup>18</sup>. De plus, en ce qui concerne la perspective de formation des comités ouvriers et paysans, la gauche, tout en stigmatisant la confusion que représentait à ses yeux le mariage de cette perspective

---

<sup>16</sup> Texte publié dans *Rinascita* a.XIX, n° 18 du 8 septembre 1962 et cité par P. Spriano, *Storia del PCI*, Einaudi, Turin 1967, I, p. 400.

<sup>17</sup> P. Spriano, *Ibid.*, p. 399..

<sup>18</sup> Thèse se la gauche au congrès de Lyon de 1926 cité dans *PCI face à l'offensive fasciste 5e partie* Programme communiste n°50

prolétarienne (du moins en apparence car la gauche avait déjà polémique en 1919-20 contre le «conseillisme » de L'Ordine Nuovo) avec celle, ultra-démocratique et donc selon elle néfaste, de l'anti-parlement, n'en rejetait pas le principe<sup>19</sup>.

Encore une fois, il nous semble que les positions prises par Gramsci même si elles témoignent d'une nouveauté grandissante et qui va s'accroître avec le Congrès de Lyon, ne sauraient être isolées du contexte idéologique et politique né de la révolution d'Octobre et dont les ondes de choc vont se prolonger jusqu'à la moitié des années 30 malgré tous les revers qui vont s'abattre sur le mouvement communiste. Si l'on voulait une preuve de cette influence persistante par delà le fossé qui commence à se créer entre la nouvelle direction et la gauche, on la trouverait dans l'adoption en juin 25 du nouveau mot d'ordre transitoire d'« Assemblée républicaine sur la base des comités ouvriers et paysans » qui est adressé aux partis de gauche de l'Aventin toujours dans le but avoué de démasquer leur attentisme et qui sera, comme nous le verrons, critiqué par Trotski pour son confusionnisme, mais qui n'en traduit pas moins la volonté d'assurer une sorte de transcendance de la phase transitoire en phase de préparation révolutionnaire directe à l'instauration du pouvoir ouvrier.

Le discours de Mussolini à la Chambre le 3 janvier 1925 et l'adoption des lois «fascistissimes » qui suivit ne furent pas perçus tout de suite par Gramsci comme une transformation qualitative du régime et ce n'est qu'en novembre de la même année, après l'attentat Zaniboni, que Gramsci considèrera que « tout un cycle de l'histoire de notre pays vient de se conclure : le cycle qui s'était ouvert avec l'occupation des usines »<sup>20</sup>. Cette périodisation est intéressante dans la mesure où elle annonce la transformation indubitable que va constituer le Congrès de Lyon qui marque la rupture définitive avec la gauche et l'adoption des fameuses Thèses sur la situation italienne et la bolchévisation du PC d'I dont notamment les thèses XV à XX dans lesquelles la plupart des historiens voient l'adoption d'une analyse vraiment approfondie du fascisme en liaison avec l'histoire italienne antérieure et avec la question du Mezzogiorno et du nouveau bloc historique à constituer (classe ouvrière du nord-masses paysannes du sud) pour une issue révolutionnaire. La thèse n° XV constitue en particulier une formulation articulée de la nature du fascisme qui s'efforce de tenir compte de toutes ses composantes et résume en quelque sorte toutes les analyses antérieures que nous avons évoquées en les inscrivant dans une dimension propre à l'histoire et à la réalité

---

<sup>19</sup> Ibid .21

<sup>20</sup> P. Spiriano, Storia del pCI I, p. 471

italiennes. Elle établit notamment une distinction entre le but du fascisme qui s'inscrit dans la politique traditionnelle des classes dirigeantes italiennes, sa composition de classe (petite bourgeoisie urbaine et nouvelle bourgeoisie agraire) et la forme particulière de son type d'organisation militaire née de l'expérience de la guerre mondiale<sup>21</sup>.

Cette analyse dialectique qui s'efforce de saisir tous les aspects du phénomène est un acquis indéniable des Thèses de Lyon et représente sans doute le point le plus élevé de la théorisation du fascisme dans l'histoire du PC d'I, mais il est anti-historique et unilatéral d'en souligner exagérément le caractère absolument novateur qui n'est, ne serait-ce que chronologiquement parlant, que relatif si l'on songe que Gramsci avait déjà amorcé cette analyse sur les contradictions internes du fascisme dans son article Les deux fascismes où il faisait la différence entre le fascisme mussolinien et parlementaire s'appuyant sur les couches moyennes urbaines et le fascisme intransigeant s'appuyant lui sur la réaction agraire<sup>22</sup>. En effet la question essentielle est de savoir à quoi tendait cette analyse fine des contradictions internes au régime fasciste. A cet égard l'ensemble des Thèses de Lyon montre suffisamment qu'il ne s'agissait nullement d'une analyse purement théorique et trouvant en quelque sorte en elle-même sa propre fin, mais que le but était de ne pas négliger la possibilité d'une désagrégation des forces sociales qui soutenaient le fascisme pour faciliter son renversement violent en renforçant l'hégémonie du prolétariat et du parti communiste par la politique de front unique. Au fond la problématique dans laquelle il faut situer cette analyse concrète du fascisme et de la réalité italienne est toujours celle qui a été fixée dans la période 1922-24, c'est-à-dire la tentative d'application créatrice à l'Italie de la politique de l'Internationale telle qu'elle ressortait de l'acquis théorique et du patrimoine d'expériences légué par la révolution d'Octobre et les quatre premiers congrès de l'IC. A cet égard on ne peut qu'être frappé par la continuité qui existe entre les Thèses de Lyon et l'analyse que donnait en décembre 1922 de la situation italienne L. Trotski en réponse à la militante autrichienne Friedländer : « Par une politique d'initiative et de souplesse, les communistes italiens peuvent accélérer considérablement la chute des fascistes et par là même contraindre la bourgeoisie italienne à chercher son salut, devant la révolution, dans ses saints de gauche : Nitti et peut-être même du premier coup Turati »<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Thèses de Lyon in, Pour Gramsci, cit., p. 337-372 : 347

<sup>22</sup> Article non signé paru dans L'Ordine Nuovo du 25 août 1921. Cf. Sul fascismo, cit., pages 133-135.

<sup>23</sup> Ce passage est extrait d'un article de Trotski en réponse à la représentante de la gauche allemande T. Friedländer (Ruth Fischer), il parut en italien sous le titre Le tappe della rivoluzione proletaria in Europa. (Les étapes de la révolution prolétarienne en Europe) dans le journal de Trieste Il Lavoratore du 25 décembre 1922 ; traduction française sous le titre « Perspectives politiques actuelles » dans la Correspondance Internationale n° 96, 1922, pages 733-734 : 733..



Mais en outre, il n'est pas impossible de trouver dans certaines formulations des Thèses quelques échos de celles qui eurent cours lors des premières années de vie du PC d'I alors que l'orientation était celle fixée par la gauche. C'est ainsi qu'après l'analyse socio-historique des forces sociales qui composent le fascisme, les Thèses en définissent la fonction spécifique dans le cadre du développement de la dictature de la bourgeoisie comme celle d'une variante tactique de cette dernière<sup>24</sup>.

Cette formulation qui vise à faire du fascisme une tentative pour unifier et centraliser toutes les forces de résistance de la bourgeoisie en un mécanisme de fer était en effet la seule originalité que Bordiga reconnaissait au fascisme par rapport aux autres forces bourgeoises traditionnelles<sup>25</sup>.

Mais au-delà de ces influences idéologiques perceptibles, les Thèses de Lyon se situent d'emblée dans une perspective qui est encore celle de la lutte pour l'instauration de la dictature du prolétariat par la voie révolutionnaire, une lutte que Gramsci en tant que dirigeant du PC d'I reprend totalement à son compte.

Dès lors la tactique de front unique et les mots d'ordre démocratiques transitoires ont clairement pour but de démasquer les directions des partis réformistes et de mettre le prolétariat en position favorable dans l'éventualité d'une transition démocratique bourgeoise qui devrait être la plus brève possible<sup>26</sup>.

Quant à la formule de gouvernement ouvrier et paysan elle est définie comme : « une formule d'agitation, mais elle ne correspond à une phase réelle du développement historique qu'à la manière des solutions intermédiaires évoquées dans la précédente thèse. Pour le parti, en effet, sa réalisation ne peut que prélude à une lutte révolutionnaire directe, c'est-à-dire à la guerre civile menée par le prolétariat allié aux paysans, pour la prise du pouvoir »<sup>27</sup> et le document se terminait sur une mise en garde sans appel sur la vanité de toute conception de la révolution par étapes<sup>28</sup>

A la lumière de toutes ces prises de position qui en quelque sorte éclairent l'analyse du fascisme fournie par le Congrès de Lyon, il est difficile de concevoir comment, en partant d'une perspective tout à fait différente

---

<sup>24</sup> Thèses de Lyon n° 15, Pour Gramsci, cit., p. 346.

<sup>25</sup> « Rome et Moscou ». Article paru dans *Il Lavoratore* le 12 janvier 1923, trad. française in *Communisme et fascisme*, cit., pages 103-110.

<sup>26</sup> Cf. n° IV et XLII on les trouvera en français dans M.A. Macciocchi, Pour Gramsci, cit., aux pages 340 et 368.

<sup>27</sup> Thèses de Lyon respectivement XLIII et XLIV *ibid.*, pages 369-370 et pages 370-371.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 371.

(voire opposée) sur le processus révolutionnaire, on peut néanmoins considérer que le PC d'I connut sa véritable fondation à Lyon ! Il est vrai que l'orientation définie alors n'eut pas le loisir de s'appliquer dans la mesure où la répression la plus terrible s'abattit à partir d'octobre 1926 sur le groupe dirigeant élu à Lyon qui se trouva bientôt décimé par les arrestations, les tortures et même les assassinats. A quelques mois de son arrestation qui allait compromettre l'application des Thèses, Gramsci reprenait dans une discussion au Comité directeur du Parti des 2 et 3 août la thèse que nous avons déjà évoquée sur les deux fascismes<sup>29</sup> et en tirait la conclusion qu'alors les classes moyennes s'orientaient vers la gauche rendant ainsi impossible une stabilisation du régime fasciste dans l'éventualité où se déclencherait une nouvelle crise du type de celle créée par l'affaire Matteotti<sup>30</sup>.

Mais cet « optimisme de la volonté » allait être tragiquement démenti, d'abord par la répression fasciste, puis par le cours sectaire suivi par l'Internationale et par ses sections avec l'adoption de la politique du « social-fascisme » et enfin par le renversement de ce cours et l'adoption de la politique de la « réconciliation nationale » et des fronts populaires qui allait constituer en dépit des apparences superficielles, l'exact opposé de la politique offensive et de l'analyse militante du fascisme telles qu'elles avaient été définies par Gramsci et le nouveau groupe dirigeant du PC d'I en accord avec la tradition révolutionnaire du parti et de l'IC. A partir de 1926, la vie de Gramsci va se dérouler en prison dans un isolement toujours plus grand et dans des conditions matérielles très difficiles pour la poursuite d'un travail de réflexion théorique en liaison avec la lutte des classes. C'est pourquoi il est assez difficile d'interpréter les indications des Cahiers de prison dans le cadre de l'action politique concrète contre le fascisme.

Néanmoins depuis la publication dans Rinascita le 12 septembre 1964 du rapport d'Athos Lisa qui reproduit des discussions qu'il eut avec Gramsci à la prison de Turi à la fin de l'année 1930<sup>31</sup> et de la biographie de Gramsci publiée par Giuseppe Fiori en 1966<sup>32</sup> on peut affirmer avec certitude que Gramsci était opposé au tournant défini par le Xe Plenum de l'IC sur la fascisation des partis sociaux-démocrates (théorie du social-fascisme) et

---

<sup>29</sup> « Un esame della situazione italiana » (Un examen de la situation italienne) document publié dans Rinascita du 14 avril 1967, pages 21-22. On le trouve aussi dans Antonio Gramsci, *Sul fascismo*, cit., pages 314-328..

<sup>30</sup> « Un esame della situazione italiana » in *Sul fascismo*, cit., pages 325-326 ; trad. fr. in *Ecrits politiques*, cit., t. III, pages 265-266..

<sup>31</sup> Ce rapport ne fut publié par le PCI que le 12 décembre 1964 dans Rinascita.

<sup>32</sup> Cf. Giuseppe Fiori, *Vita di Gramsci*, Bari 1966, pages 291-292. Cet auteur recueillit le témoignage du frère de Gramsci Gennaro lequel, au cours d'une visite à son frère emprisonné avait pu se rendre compte que celui-ci partageait les positions de la Nouvelle Opposition Italienne de Leonetti, Ravazzoli, Tresso, mais avait décidé de le cacher à Togliatti de peur qu'Antonio fut mis au ban du parti !

sur l'imminence de la crise révolutionnaire. Pour l'Italie cette ligne se traduisait en effet par l'abandon de toutes les analyses précédentes sur la nature de classe du fascisme et de la social-démocratie et des acquis du Congrès de Lyon sur le front unique et les mots d'ordre transitoire tels que celui d'« Assemblée républicaine sur la base des comités ouvriers et paysans », abandonné au profit d'une conception catastrophiste qui voyait dans une prétendue radicalisation des masses le signe que l'heure de la révolution prolétarienne avait sonné. Face à cette orientation va surgir une opposition autour de trois dirigeants du PC d'I (Alfonso Leonetti, Paolo Ravazzoli et Pietro Tresso) qui, partant d'une critique non pas tant du Xe Plenum que de la ligne opportuniste qui avait été celle de la direction togliattienne en 27-28, en arriveront à se rapprocher de Trotski et à fonder ce que l'on a appelé la « Nouvelle Opposition Italienne » (NOI) pour la distinguer de l'opposition bordiguiste<sup>33</sup>.

Le rapport d'Athos Lisa ne laisse aucun doute sur les positions de Gramsci qui s'opposait de manière nette à la ligne du PC d'I et de l'IC : « Nous étions vers la fin 1930. Au cours d'une promenade le camarade Gramsci nous présenta ce qu'il se plut à définir comme « le coup de poing dans l'œil », c'est-à-dire la question de la 'Constituante' La question de la Constituante restait vivante dans la pensée du camarade Gramsci, tant il est vrai qu'en octobre 1932 (souligné dans le texte de Lisa) il en parlait avec la même conviction et le même enthousiasme qu'en 1930 »<sup>34</sup>. Mais conformément à la conception qui était celle des Thèses de Lyon, la Constituante n'est nullement envisagée comme une fin en soi, mais dans la perspective d'une conquête de l'hégémonie de la part de la classe ouvrière et du parti communiste<sup>35</sup>.

Cette question de la Constituante n'était d'ailleurs nullement une nouveauté dans le mouvement révolutionnaire et Gramsci lui-même l'avait évoquée dès 1924 dans une lettre adressée à Togliatti, Scocimarro et Leonetti<sup>36</sup>, sans compter le précédent célèbre du parti bolchevik, mais ce qui frappe c'est la reprise concomitante de ce thème par la NOI et par Trotski sous l'effet des événements d'Espagne (1931) et d'Allemagne (1933). Pourtant, comme le montre Leonetti, il n'y eut aucun contact direct entre Gramsci confiné dans sa prison et le groupe des trois, sinon une sorte de solidarité intellectuelle que l'on peut attribuer à la continuité

---

<sup>33</sup> Sur la constitution de cette NOI et sur le problème de ses rapports avec Gramsci et Trotski on se référera à : A. Leonetti, Notes sur Gramsci, et notamment au chapitre Le Coup de poing dans l'œil ou la Constituante, pages 191-208. A l'opposizione nel PCI con Trotski et Gramsci, cit., en particulier l'introduction de Roberto Massari, pages 5-57. Alberto Pian « Le chemin de Tresso vers l'opposition de gauche », in Cahiers Léon Trotski n° 29 (mars 1987), pages 5-38.)

<sup>34</sup> A. Leonetti, Notes sur Gramsci, Paris, 1974, pages 193-194.

<sup>35</sup> P. Spriano, Storia del PCI, cit. tome II 1969, p. 284 et en trad. française Livio Maitan, Le marxisme révolutionnaire d'Antonio Gramsci, cit., p. 14 « Quatrième internationale », n° 24 (avril 1987) pages 5-38.

<sup>36</sup> Il s'agit de la lettre du 21 mars 1924 à Togliatti, Scocimarro, Leonetti qui a été republiée dans Palmiro Togliatti, La formazione del gruppo dirigente del Partito comunista italiano nel 1923-1924, Rome 1971, p. 246 ; trad. fr. Ecrits politiques, cit., t. II, pages 281-287.

révolutionnaire dégagée par les acquis théoriques et pratiques du léninisme, de l'expérience de la révolution russe et du mouvement communiste qui en était issu. Cette notion d'un héritage commun était si forte que l'Opposition italienne dans son Bulletin n° 13 du 1er février 1933, publia un article de Gramsci datant de 1926 sur le rapport du PC avec les partis antifascistes (« La Concentration républicaine et nous ») dans lequel, tout en répétant que seul le prolétariat peut offrir une alternative permanente et historiquement solide au fascisme, il se déclare disposé non seulement à discuter de la « Concentration » mais à avoir avec elle des rapports d'alliance<sup>37</sup>. Dans le chapeau introductif de cette réédition, les membres de la NOI justifiaient cette initiative : « L'article de Gramsci que nous reproduisons ici est en net contraste avec la théorie en vigueur du social-fascisme, c'est un article que les staliniens qualifieraient de 'trotskiste' »<sup>38</sup>.

Comme on le comprend aisément une telle revendication politique ne pouvait constituer, pour reprendre l'expression même de Gramsci, qu'un sacré « coup de poing dans l'œil » ! Mais il nous faut revenir à des indications précieuses contenues dans la fin de ce préambule et qui concernent l'attitude à adopter vis-à-vis des groupes antifascistes qui se radicalisaient (et ici il nous semble clair que le texte de la NOI fait allusion au groupe « Giustizia e Libertà »<sup>39</sup>) et l'influence qu'eut Trotski sur l'émergence de cette opposition italienne et sur la modification de certaines de ses positions antérieures. En ce qui concerne la question des rapports du Parti communiste avec un groupe républicain radical tel que « Giustizia e Libertà », il est en effet intéressant de constater que la NOI a une position qui se rapproche plus de celle de Gramsci que de celle de Trotski<sup>40</sup> dans la mesure où elle envisage une collaboration éventuelle. En effet dans le rapport d'Athos Lisa, Gramsci se prononce lui aussi pour une collaboration, en ayant toujours garde d'insister sur la nécessaire indépendance du parti<sup>41</sup>. Si l'on compare ces indications à celles que la résolution de la NOI intitulée « Les perspectives de la Révolution italienne et les tâches tactiques du Parti

---

<sup>37</sup> Article paru dans L'Unità le 13 octobre 1926 in 2000 pagine di Gramsci, cit., tome I, pages 777-780 ; trad. fr. Ecrits politiques, cit., t. III, pages 274-278.

<sup>38</sup> Ce numéro du Bulletin de la NOI est reproduit dans All'opposizione nel PCI con Trotskie Gramsci, cit., pages 338-360 : 350-351. Il parut en français dans « La lutte des classes » n° 44, novembre 1932, pages 22-26.

<sup>39</sup> Ce groupe fut fondé en 1929 par Carlo Rosselli qui fut par la suite assassiné en France l'année même de la mort de Gramsci (1937) par des cagouleurs au service du fascisme italien.

<sup>41</sup> Athos Lisa, Memorie. Dall'ergastolodi S. Stefano alla casapenale di Turi. Milan 1973, pages 87-88 (cité par L. Rapone, Trotski) e il fascismo, cit. p. 294

<sup>40</sup> Sur les rapports de Trotski avec le groupe GL, voir la publication toute récente en français d'un article-interview de Trotski par C. Rosselli datant de 1934 Carlo Rosselli et Trotski in Cahiers Léon Trotski n° 29 (mars 1987), pages 98-104

<sup>41</sup> Athos Lisa, Memorie. Dall'ergastolodi S. Stefano alla casapenale di Turi. Milan 1973, pages 87-88 (cité par L. Rapone, Trotski) e il fascismo, cit. p. 294).

communiste italien<sup>42</sup> exprime, l'identité de vues et d'objectifs est remarquable. Quant à l'Assemblée constituante, elle est présentée au paragraphe 9 en des termes où l'on retrouve l'orientation propre à Gramsci, ou pour mieux dire, caractéristique de l'acquis théorique et pratique du mouvement ouvrier révolutionnaire international que Gramsci avait su reprendre et développer dans la situation italienne des années 1924-1926 : « Entre la lutte que le parti doit mener pour l'instauration de la dictature prolétarienne et la revendication d'institutions de la démocratie comme l'Assemblée constituante, il n'existe aucune solution de continuité. Il (le PC) devra incorporer dans sa politique les mots d'ordre de la démocratie les plus courageux et mener pour ces mots d'ordre 'une lutte à tous points de vue conséquente et révolutionnaire' (cette dernière citation est empruntée à Lénine. NDA). C'est en cela que réside l'importance pour le Parti communiste de posséder dans cette période un mot d'ordre comme l'Assemblée constituante élue au suffrage universel égal direct et secret étendu à tous les citoyens des deux sexes à partir de dix-huit ans (souligné dans le texte. NDA)<sup>43</sup>.

En ce qui concerne le second point, c'est-à-dire celui de l'influence de Trotski sur la NOI et la situation italienne, nous ne traiterons pas bien entendu de la difficile question des rapports entre Gramsci et Trotski en général<sup>44</sup> mais nous nous contenterons de rappeler qu'en réponse à la lettre que le groupe des 3 lui avait écrite le 5 mai 1930<sup>45</sup>, Trotski après avoir rappelé la critique qu'il avait adressée en son temps au mot d'ordre du PC d'I d'« Assemblée républicaine sur la base des comités ouvriers et paysans » qui lui rappelait la position d'« Etat combiné » adoptée avant octobre 17 par Zinoviev et Kamenev contre Lénine<sup>46</sup>, se réfère à l'exemple de la révolution russe pour montrer que les communistes ne repoussent nullement a priori « toute devise démocratique, tout mot d'ordre de transition ou de

---

<sup>42</sup> Cette résolution a été publiée dans le Bulletin n° 10 de la NOI (du 15 juillet 1932) cf. *All'opposizione nel PCI con Trotski e Gramsci* cit., pages 273-292. Une traduction française de cette résolution avait paru dans *La lutte de classes* n° 44 (novembre 1932), pages 22-26

<sup>43</sup> Les perspectives de la révolution italienne et les tâches tactiques du Parti communiste cit., *ibid.*, pages 280 et 285-286.

<sup>44</sup> Sur cette question outre les ouvrages déjà cités d'A. Leonetti, de L. Rapone (notamment le chapitre VI de *Trotskij e il fascismo* intitulé *Trotski e Gramsci* pages 251-322, quoiqu'à notre avis l'auteur ait tendance à accentuer à l'excès les points de divergence en vertu d'on ne sait trop quel dépassement du léninisme par Gramsci), de Maria-Antonietta Macciocchi (notamment le paragraphe intitulé *Gramsci et Trotski* pages 94-97) de Livio Maitan, cf le livre de Silvano Corvisieri, *Trotskij e il comunismo italiano*, Rome 1969. Voir aussi pour une orientation très polémique sur la thèse de l'identité de vues entre Trotski et Gramsci le n° 1 (mai 1986) de la série « Studi e Ricerche » des Quaderni del Centro Studi Pietro Tresso (Cahiers du Centre d'Etudes Pietro Tresso), *Archivio del movimento trotskysta italiano e internazionale*, Foligno, intitulé *Appunti di storia del trotskismo italiano (1930-1945)* de Paolo Casciola et de Paolo Casciola e Giorgio Sermasi, *Vita di Blasco. Pietro Tresso dirigente del movimento operaio internazionale* (Màgrè di Schio 1893 Haute-Loire 1944(?), ed. Odeonlibri-ISMOS, Vicenza 1985.

<sup>45</sup> Réponse à la NOI du 14 mai 1930 publiée par *La lutte de classes* n° 23, juillet 1930, citée par A. Leonetti, *Notes sur Gramsci*, cit., pages 204-207.

<sup>46</sup> Cf. A. Leonetti, « Guerre de position et guerre de mouvement » in *Notes sur Gramsci*, cit., pages 181-189.

préparation<sup>47</sup>. N'est-il pas clair que ces analyses et ces précisions<sup>48</sup> aussi bien dans leur démarche que dans leurs conclusions rejoignent objectivement celles que Gramsci avait faites avant son arrestation et que visiblement il continuait d'approfondir en prison dans les difficiles conditions d'information qui devaient être les siennes et en conflit ouvert avec la ligne officielle de son parti.

On insiste en effet beaucoup sur la radicale différence de la réflexion amorcée par Gramsci dans les Cahiers de prison avec celle de la tradition léniniste issue d'Octobre et de ses retombées, et on voit dans les développements gramsciens sur «la guerre de position » opposée à «la guerre de mouvement » et sur la spécificité de la lutte révolutionnaire en Occident, une rupture théorique avec le patrimoine international du mouvement ouvrier révolutionnaire : Gramsci dépasserait Lénine en ce qu'il mettrait au centre de sa réflexion «la redéfinition du champ de la politique par prise en compte du développement complexe des superstructures des pays développés dans leur rapport à la base »<sup>49</sup>, mais force est de constater que ce qui ressort des textes et qu'on semble parfois vouloir occulter c'est au contraire une fidélité politique de Gramsci aux principes essentiels illustrés par la révolution d'Octobre : la nécessité et l'actualité de la rupture révolutionnaire instaurée par la dictature du prolétariat, la différence radicale entre la démocratie bourgeoise et le socialisme, le rôle irremplaçable du parti communiste pour gagner la majorité de la classe ouvrière et des classes opprimées par le capitalisme à ces perspectives. Comme on le sait, après la phase apparemment ultra-gauche du début des années 30, l'IC et les partis communistes renoncèrent de manière définitive à ces principes et au VIIe Congrès de l'IC, G. Dimitrov analysa le fascisme comme «la dictature terroriste des éléments les plus réactionnaires, les plus chauvins, les plus impérialistes du capital financier » ce qui aboutit logiquement avec la politique des fronts populaires à une alliance avec la partie de la bourgeoisie «la moins réactionnaire», et même dans la situation italienne à pratiquer une politique de «réconciliation nationale» qui envisageait l'alliance avec les éléments populaires du fascisme<sup>50</sup>.

On possède peu de documents sur l'attitude de Gramsci face à cette nouvelle ligne qui voyait les mêmes hommes qui avaient défendu la

---

<sup>47</sup> In A. Leonetti, Notes sur Gramsci, cit., pages 205-206.

<sup>48</sup> Cf. notamment la position encore plus ferme adoptée à la lumière des événements d'Espagne dans une lettre à Leonetti. Ibid. p. 203.

<sup>49</sup> Christine Buci-Glucksmann, Gramsci et l'Etat, Paris 1975, p. 188. Cf. aussi pour une analyse semblable le paragraphe 9 du chapitre VI dans le livre de L. Rapone intitulé Gramsci, l'Assemblea costituente e la transizione al socialismo in Trotskij e il fascismo, cit., pages 292-300.

<sup>50</sup> Paolo Spriano, Storia del PCI, cit., tome III 1970 chapitre intitulé «I fratelli in camicia nera » (Les frères en chemise noire), pages 95-112.

politique ultra-sectaire du social-fascisme qu'il avait pour sa part critiquée, prendre le contre-pied absolu de ce qu'ils avaient soutenu avec acharnement quelques années auparavant. Tout ce que l'on sait, c'est que lors d'une de ses dernières expressions politiques, Gramsci demanda à l'économiste Pietro Sraffa, lors de leur dernière entrevue du 25 mars 1937, de transmettre à la direction du PC d'I la recommandation d'adopter le mot d'ordre de la Constituante<sup>51</sup>. Certes l'indication est très vague et ambiguë et ne manquera pas d'être interprétée par la Direction du parti comme un soutien à sa politique. Bien que cela ne soit pas tout à fait exclu, cela semble du moins fort peu probable si l'on songe à ce que Gramsci avait envisagé dans les années précédentes quand il avait parlé de transition démocratique entre dictature fasciste et dictature du prolétariat, et plus encore si l'on songe que pour la direction du parti la politique de réconciliation nationale pouvait aller jusqu'au soutien au programme originel du premier fascisme de 1919. « Nous proclamons (disait le PC d'I dans un document adressé au peuple italien) que nous sommes disposés à combattre avec vous (il s'agit ici des fascistes de base) et avec tout le peuple italien pour la réalisation du programme fasciste de 1919 et pour toute revendication qui exprime un intérêt immédiat, particulier ou général, des travailleurs et du peuple italien<sup>52</sup>.

Pour autant qu'on veuille concéder que la spécificité de Gramsci ait consisté dans la redécouverte du champ de la politique, de la faculté de « Faire de la politique », nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que sa pensée et son action antérieures fournissent la preuve qu'il ne pensa jamais à cette « politique » là ! Août 1987

## NOTES

\* Cet article est le résumé d'un travail beaucoup plus fourni. Pour des raisons de place, il n'a pas été possible de reprendre ici les nombreuses citations (notamment de Gramsci) qui justifient les propos avancés. Nous avons néanmoins fourni en note les références précises auxquelles les lecteurs qui le souhaiteront pourront se reporter. F.L.B.

---

<sup>51</sup> Paolo Spriano, *Ibid.*, p. 150.

<sup>52</sup> Il s'agit du manifeste intitulé *Per la salvezza dell'Italia riconciliazione del popolo italiano* (Pour le salut de l'Italie réconciliation du peuple italien) paru dans *Lo Stato operaio* a. X, n° 8 (août 1936). Cité par P. Spriano, *ibi* p. 65. Il existe une traduction française de ces textes sous le titre *PalmiroTogliatti, Appel aux fascistes*, Nautilus, Paris 1983. Le texte cité ici se trouve p. 53 de cette édition mais nous n'avons pas repris cette traduction.